



Les twitts de Chateaubriand

Jean-Marie André

36, avenue Carpentier, F-62152 Hardelot Plage

andrejeanmarie67@gmail.com

« Aujourd'hui un cortège de gentilshommes en redingote a emporté dans l'escalier, puis dans la rue du Bac, encadré de torches à la triste flamme chancelante et d'un éclat jaunissant, le cercueil solennel du vicomte François René de Chateaubriand. Ils le conduisent sur un îlot breton, solitaire au milieu des grandes marées du vaste océan, qu'il a choisi pour sépulture. Tandis que la procession se dissipait dans la chaleur étouffante du crépuscule de juillet, Paris tout entier débordait de barricades, de feu, de fusillades et d'agitation : la révolution a pris une autre tournure. Elle a d'abord renversé le roi Louis-Philippe dans la fureur puis instauré la république [...] mais cette révolution finit comme toutes les autres, étrangère à ses desseins [...] Ce n'est pas un hasard si la terre est ronde. Ce n'est pas un hasard si à la fin du voyage, quelque soit le chemin parcouru, on retourne au point de départ ». Les premières lignes du roman de Balthasar Porcel *Cabrera ou l'Empereur des morts* [1] nous plongent dans les funérailles de Chateaubriand, lui qui a vécu toujours avec panache entre naissance à Saint Malo le 4 septembre 1768 et mort à Paris le 4 juillet 1848 dans le tumulte révolutionnaire après y avoir vécu les dix dernières années de sa vie.

Survol des 80 années de la vie du chevalier de Combourg

Le vicomte François René de Chateaubriand est l'homme du temps qui, tel un surfeur glissant inlassablement sur les vagues de fond de l'histoire, ressurgit dans l'écume de l'ici et du maintenant, entre nostalgie et espoir. Attaché aux traditions mais irrévérencieux et frondeur, il est l'homme d'un « système » réfutant tout « esprit de système ». Pour Chateaubriand, l'aphorisme naît de l'événement ou de la réflexion, « de la tribune des Pairs ou des ruines romaines ». Il véhicule la « morale sans morale » d'un sceptique passionné et « volontiers épigrammatique ».

« Moraliste fulminant ou mélancolique, inventeur de formules impérissables, alanguies, violentes ou désenchantées », héritier d'une vieille tradition culturelle gréco-latine et chrétienne, Chateaubriand recourt toujours à la même méthode « s'irisant d'une œuvre à l'autre ». Son œuvre est « liée à l'histoire qui se fait », un événement oublié, une discorde puis « au détour d'une phrase, il s'élève d'un grand coup d'aile au dessus des contingences et atteint, dans le subit vertige d'une ascension inattendue, une manière d'éternité qui ne tient qu'à lui ».

Né en 1768 à Combourg dans le château que son père ruiné avait pu racheter, fortune refaite dans le commerce « multiscartes avec les colonies », le jeune chevalier de Combourg, effarouché par Versailles et sa Cour, applaudit à la Révolution française mais l'assassinat, 9 jours après la prise de la Bastille, de l'intendant Berthier et de son beau-père, tous deux pendus puis décapités le fit changer d'avis. Présent à Paris au balcon de sa fenêtre, il voit horrifié passer les deux pâles effigies échevelées, défigurées, portées au bout d'une pique alors que l'œil d'une de ces têtes, sorti de son orbite, descendait sur le visage obscur du mort. Il souhaite une Révolution aristocratique mais à ses yeux, elle ne fut qu'égalitaire et plébéienne ! En 1791, il quitte la France et l'Europe pour cette démocratie naissante qu'est l'Amérique. Il en rentre en 1792 pour se marier avec Céleste Buisson de la Vigne, âgée de 18 ans, et rejoindre l'armée des émigrés à Coblenz. Blessé et ruiné, il émigre vers Londres en 1793. A la même époque, son frère et d'autres membres de sa famille sont guillotins. Il rentre en France en 1800 pour se rallier à Napoléon. Il devient alors l'écrivain officiel du régime. Nommé à l'ambassade de Rome puis à celle de la République du Valais, il y mit un terme après l'assassinat du Duc d'Enghien le 21 mars 1804. Il s'exile alors vers l'Orient, la Palestine, Jérusalem et l'Égypte. En



1807, un article du *Mercure de France* le transforme en opposant du régime et le plonge dans l'exil de *La Vallée aux Loups* sur ordre de l'Empereur qui lui interdit de plus d'être intronisé à l'Académie Française après y avoir été élu. Avec le retour des Bourbons, il entre en politique, en avril 1814 avec son *De Buonaparte et des Bourbons*. Il se précipite « le glaive et la torche à la main », dans une carrière politique, brillante et amère. Là, ne se pressent sur son chemin que « faux amis, faux-semblants, trahisons ». Nommé ambassadeur en Suède, il voit le retour de Napoléon pour « cent jours » et la défaite de Waterloo. Ministre d'Etat, Pair de France mais aussi journaliste et pamphlétaire, il critique ouvertement la « Chambre introuvable » et la « terreur blanche ». Il y perd son titre et sa fonction. Mais l'aura de l'homme est telle qu'on ne peut lui refuser une ambassade. Ce sera Berlin en 1821 avec le titre de ministre de la France auprès du Roi de Prusse. Il parle longuement de son séjour dans les *Mémoires d'outre-tombe* mais ne cite jamais le nom d'Hegel qui en fera de même dans sa *Correspondance*. Dommage, car « la réalité de l'intention c'est l'action » et cet aphorisme d'Hegel aurait parfaitement convenu à Chateaubriand ! Puis ce fut Londres en 1822 où son cuisinier inventa la cuisson de la pièce de bœuf qui porte son nom ! Au Congrès de Vérone, de nouveau ministre des Affaires étrangères, il marque son passage en défendant l'invasion de l'Espagne révolutionnaire. Toute l'Europe, Angleterre incluse, se récusé et la France y va... seule ! Chateaubriand, obsédé par le souvenir de Waterloo, cherche dans ce conflit, le moyen de rendre à la France sa place en Europe, en effaçant les désastres de l'Empire. Ce fut un succès.

Mais Villèle, le président du Conseil, en désaccord complet avec Chateaubriand, lui retire en 1824, du jour au lendemain par ordonnance royale, son portefeuille de ministre des Affaires étrangères *comme s'il avait volé la montre du roi sur la cheminée*. « Bourbonnien par honneur, républicain par nature et monarchiste par raison », il combat dès lors le manque d'envergure du régime avec l'arme qu'il manie le mieux, la plume. Il est nommé à la chute de Villèle en 1828, ambassadeur à Rome. Mais quand en 1829, Polignac devient président du Conseil, Chateaubriand voit que la « Réaction est en marche ». Il démissionne alors de son poste d'ambassadeur. Puis, ce fut la Monarchie de Juillet à laquelle il refuse de se rallier en déclinant toutes les offres de service. Pensant que la vieillesse est une « jeunesse sans avenir », il se lance dans une opposition flamboyante au « régime pansu » de juillet, à la « bourgeoisie du pot au feu », aux « filouteries du juste milieu », aux politiques pour qui « l'honneur c'est la guerre et la guerre c'est la banqueroute ». Puis, au-delà de cette « orgie noire d'un cœur blessé », s'égrenèrent ses dernières années avec la mort le 9 février 1847 de Céleste son épouse, éternellement fidèle malgré la complexité des relations sentimentales de son époux. Puis, ce fut ce 4 juillet 1848...

Chateaubriand et le twitt, nouvel oxymore ?

Accoler Chateaubriand au mot Twitt peut sembler relever de la fabrication d'oxymore, cette figure de rhétorique consistant à juxtaposer deux notions contraires permettant de faire sentir l'indicible et d'exprimer l'inexprimable. Cent quarante signes, intervalles compris, relèvent en effet de la gageure pour l'auteur, entre autres, des *Mémoires d'outre-tombe* et de leur 2 300 pages, d'*Atala*, du *Génie du Christianisme*, de *L'itinéraire de Paris à Jérusalem*, de *la Vie de Rancé*, du *Voyage en Amérique* et de *l'Essai sur les révolutions*. Mais dans cette œuvre immense et foisonnante, à cheval entre histoire, politique, diplomatie, journalisme, pamphlets, voyages sur fond de Révolutions, Jean-Paul Clément, grand spécialiste de Chateaubriand, a recensé en 1993 ses *Réflexions et aphorismes* [2]. Livre passionnant avec ses formules aussi percutantes que contemporaines au sein desquelles se cachent de minuscules et magnifiques twitts comme les cendres brûlantes et flamboyantes de la pensée volcanique de Chateaubriand.

Entrer dans les fastidieux détails pour des personnages dont on ne saura pas le nom demain serait d'une vanité idiote...

L'histoire des peuples est une échelle de misère dont les révolutions forment les différents regrets.



Le Français aura beau faire, il ne sera jamais qu'un courtisan, n'importe qui, pourvu que ce soit un puissant du jour.

Tous les Anglais sont fous par nature ou par ton.

[La France], cette nation volage, qui n'aima jamais la liberté que par boutades, mais qui est constamment affolée d'égalité.

Louis XI était l'homme de la Terreur pour la féodalité. Le protestantisme n'est en religion, qu'une hérésie illogique ; en politique, qu'une révolution avortée.

Le XVIII^e siècle a voulu effacer Louis XIV, mais sa main s'est usée à gratter le portrait.

La révolution s'était achevée lorsqu'elle éclata : c'est une erreur de croire qu'elle a renversé la monarchie ; elle n'a fait qu'en disperser les ruines.

Une révolution est un jubilé : elle absout de tous les crimes, en en permettant de plus grands.

Louis XVI a cent fois pu se sauver; il ne s'est pas sauvé, tout simplement parce qu'il était Louis XVI.

Louis XVI n'était pas faux: il était faible; la faiblesse n'est pas la fausseté, mais elle en tient lieu et elle en remplit les fonctions.

Toute la révolution a offert ce prodige d'une nation sacrifiée par une poignée d'hommes à une chimère.

Au commencement de la révolution, on avait dit : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » et les colonies périrent.

Napoléon avait marché plus vite que toute une lignée : haut enjambé, dix ans lui avaient suffi pour mettre six siècles derrière lui.

Combien faut-il de parjures pour faire une fidélité ?

L'histoire n'attend plus l'historien : il trace une ligne ; elle emporte un monde.

L'Homme n'est pas un et simple : pourquoi y a-t-il si peu de portraits fidèles ?

Tout se réduit souvent pour le voyageur, à échanger dans la terre étrangère des illusions contre des souvenirs.

Trompez-moi bien et je vous tiens quitte du reste : la vie est-elle autre chose qu'un mensonge ?

Les hommes se trompent presque toujours dans leur intérêt, qu'ils se meuvent par sagesse ou passion.

Écrivez les jours de la vie, ils ne seront plus ce qu'ils sont.

Tous mes jours sont des adieux.

Ne disputons à personne ses souffrances ; il en est des douleurs comme des patries, chacun a la sienne.

Chaque homme a un lieu particulier dans le monde, où il peut dire qu'il a joui de la plus grande somme de bonheur : le calcul est bientôt fait.

Tout est usé aujourd'hui, même le malheur.

Le sommeil dévore l'existence, c'est ce qu'il a de bon : « les heures sont longues, et la vie est courte » dit Fénelon.

On s'irrite moins en raison de l'offense reçue qu'en raison de l'idée que l'on s'est formée de soi.



Mais le ciel fait rarement naître ensemble l'homme qui veut et l'homme qui peut.

Tel se plaint violemment de moi... j'en conclus toujours que ce tel méditait de me faire quelque mal, ou que je lui avais fait du bien.

Tout crime porte en soi une incapacité radicale et un germe de malheur : pratiquons donc le bien pour être heureux, et soyons justes pour être habiles.

J'ai beau faire, je reste un benêt d'honnête homme, naïvement hébété et tout nu, ne sachant ni ramper ni prendre.

On peut aimer l'ennui, y vivre comme le poisson dans l'eau, et c'est ce qui m'arrive ; mais encore faut-il que cette eau ne soit pas trop profonde.

Je suis bon comme un condamné qui prodigue de ce qui ne lui servira plus dans une heure.

Et mon âme qu'était-ce ? Une petite douleur évanouie en se mêlant dans les vents ?

La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée ; elle ne découvre plus que le ciel...

Je tâche de me retirer du monde avec ma propre estime ; dans la solitude, il faut prendre garde au choix que l'on fait de sa compagnie.

La vie a deux enfances ; elle n'a pas deux printemps.

Toute chimère qui s'évanouit fait du mal et laisse un vide.

On meurt à chaque moment pour un temps, une chose, une personne, qu'on ne reverra jamais : ma vie est une mort successive.

On ne se défend point de l'invasion des années avec des souvenirs.

La Mort selon les Sauvages, est une grande femme fort belle, à laquelle il ne manque que le cœur.

Religion à part, le bonheur est de s'ignorer et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie.

Vous êtes jeune, monsieur, comme cet avenir que vous songez et qui vous pipera ; je suis vieux comme ce temps que je rêve et qui m'échappe.

Avant les révolutions les hommes supérieurs meurent inconnus ; leur public n'est pas encore venu ; après ils meurent délaissés ; leur public s'est retiré...

A l'époque où nous vivons, chaque lustre vaut un siècle ; la société meurt et se renouvelle tous les dix ans.

Le temps ne s'arrête pas pour admirer la gloire ; il s'en sert et passe outre.

Une vanité comme celle de la grande Pyramide durant depuis 3 ou 4 mille ans, pourrait bien à la longue se faire compter pour quelque chose.

Le véritable grand homme est surtout fait pour briller dans le malheur ; il semble égaré dans le succès, et paraît comme étranger à la fortune.

Vous qui aimez la gloire, soignez votre tombeau ; couchez-vous y bien ; tâchez d'y faire bonne figure, car vous y resterez.

Partout où la langue française est entendue, les idées arrivent avec les passeports du siècle.

Le génie n'a point de famille ; son héritage tombe par droit d'aubaine à la plèbe, qui le grignote, et plante un chou où croissait un cèdre.

Disparaître à propos de la vie est une condition de la gloire.



Si la politique n'est pas une religion, elle n'est rien...

La politique fait des solitaires comme la religion fait des anachorètes.

L'ambition dont on n'a pas le talent est un crime.

Il y a des temps où la plus petite faute renverse un ministère ; il y a en a d'autres où les plus grosses sottises se font impunément.

Il y a des hommes publics pour lesquels le mépris est une espèce d'aimant qui les attache à leurs places.

N'en déplaise à ceux qui n'ont administré que dans nos troubles, ce n'est pas le gage matériel, c'est la morale d'un peuple qui fait le crédit public.

Il faut que la morale entre dans les finances.

La philanthropie est la fausse monnaie de la charité.

Il y a des axiomes généraux qu'on met devant soi comme des abris, placés derrière eux, on tiraille de là sur les intelligences qui marchent.

L'injustice est un sable mouvant et stérile où l'on ne fonde ni ne moissonne.

Le crime n'est pas toujours puni dans ce monde ; les fautes le sont toujours.

Voici la vérité : ce n'est point la liberté mais l'égalité absolue qui a été le principe absolu de la révolution française

Écoutons la voix de la conscience. Que nous dit-elle selon la nature ? « Sois libre ». Selon la société ? « Règne ».

Repoussons cette maxime des tyrans, que quiconque est malheureux est coupable ; mieux vaudrait pécher par l'excès contraire et regarder l'adversité comme une espèce d'innocence.

Quand une nation devient esclave, il se forme une chaîne de tyrans depuis la première classe jusqu'à la dernière.

En matière de gouvernements, les vérités sont relatives et non pas absolues.

Le peuple supporte plus facilement la tyrannie d'un gouvernement qu'il a créé que la rigueur légale des institutions qui ne sont pas son ouvrage.

La liberté est un principe qui ne se perd jamais.

Quand la liberté a disparu, il reste un pays mais il n'y a plus de patrie.

Les ministres habiles ne craignent point la liberté de la presse : on les attaque et ils survivent.

Gardons toujours, Messieurs, le langage et les convenances parlementaires : un ton poli rend les bonnes raisons meilleures et fait passer les mauvaises.

Il faut, dans la vie, partir du point où l'on est arrivé. Un fait est un fait.

Un homme d'État ne considère que la fin ; il ne s'embarrasse pas si la chose qu'il désirait, et qui était bonne a été produite par le calcul ou le hasard.

Les meilleures lois sont inutiles, lorsqu'elles ne sont pas exécutées ; elles deviennent dangereuses lorsqu'elles le sont mal.

Nulle part la loi n'a tout prévu et la loi ne doit pas tout prévoir, car si le crime appelle la loi, la loi appelle le crime.



Une fresque du Titien qui s'efface... un palais du Palladio qui s'écroule, mettent en deuil le génie de tous les siècles...

Partout où il y a un piano, il n'y a plus de grossièreté.

La perfection ne détruit point la vérité.

Que voulons-nous? Que cherchons-nous ? Un niveau encore plus parfait que celui qui nous égalise ?

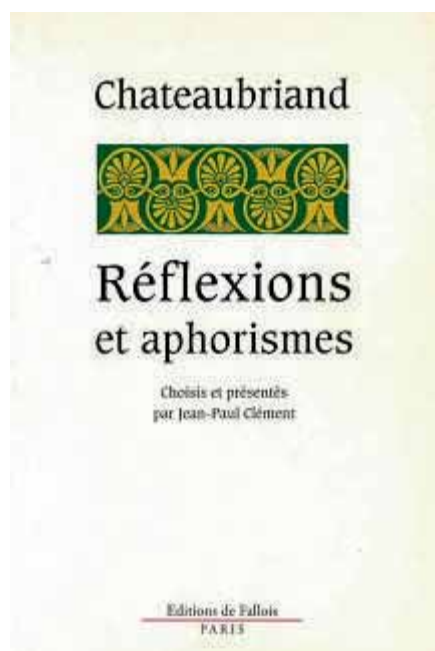
Les nations marchent à leur destinée ; à l'instar de certaines ombres du Dante, il leur est impossible de s'arrêter, même dans le bonheur.

Mille cerveaux auront beau se coaliser, ils ne composeront jamais le chef-d'œuvre qui sort de la tête de Homère.

J'en suis arrivé à ce point, que je ne crois ni aux peuples ni aux Rois ; je crois à l'intelligence et aux faits qui composent toute la société.

Coda...

Et pour conclure, comment résister à ces deux aphorismes qui ne sont pas des twitts. Le premier est oh combien, destiné à nos débats télévisés contemporains quotidiens : « Une des plus dangereuses erreurs serait de vouloir tout ramener au *positif* : résoudre les problèmes de l'ordre social par des chiffres, c'est se proposer un autre problème insoluble ; les chiffres ne produisent que des chiffres »... Quant au second, il sonne tel le dernier écho crépusculaire des premières lignes de cet hommage à Chateaubriand à travers les magnifiques ouvrages de Jean-Paul Clément et de Balthasar Porcel : « A notre âge, monsieur, il faut soigner sa vie. Au mieux, il faut soigner sa mort. L'avenir au-delà de la tombe est la jeunesse des hommes aux cheveux blancs. Je veux user de cette seconde jeunesse un peu mieux que je n'ai fait de la première ».



Références

1. Balthasar Porcel. *Cabrera ou l'Empereur des morts*.2002 Editions Acte Sud
2. Jean Paul Clément. *Réflexions et aphorismes*.1993. Editions de Fallois